

a livré sa pensée, il a montré ses préférences politiques, sans artifices et sans fard. Pour suivre une distinction familière à la science allemande, dans la « Kabinetspolitik », la politique des chancelleries, il est à son aise, il se sent chez lui; mais dès qu'apparaît la « Volkspolitik », la politique des peuples, oh ! il ne répond plus rien, il est défiant, incertain. Si l'on pouvait tout régler de chancellerie à chancellerie, entre gouvernements, on s'entendrait encore; présentement, en tout cas, on veut s'entendre. Mais les passions populaires ne sont que trouble, ignorance et danger, car la démocratie en toutes choses n'est que confusion. Cette sorte de spinozisme diplomatique est évidemment la passion intellectuelle qui domine le chancelier.

Par une analyse en effet qui court à travers sa harangue, M. de Bethmann-Hollweg a montré qu'il vivait en paix, sans peine, avec tous les gouvernements. Ses alliés d'abord, et surtout l'Autriche. Avec elle, c'est toujours l'intimité et le plus étroit cousinage. « Il est évident, dit le chancelier, que notre fidélité d'alliance s'étend au delà des ressources de la diplomatie. » Sans doute; bien qu'on ait quelquefois, au début de la crise balkanique, un peu maugréé à Berlin contre la politique de Vienne. A la Wilhelmstrasse, aux premières victoires des alliés, on songeait à une neutralité rigoureuse qui aurait permis de ménager l'avenir et de reprendre plus tard une politique de fournitures balkaniques, avec le maître de la péninsule, quel qu'il dût être. Et l'Autriche, avec ses accès trop fréquents de dépit trop rageur, fut parfois importune. Le mot de Guillaume II à l'archiduc héritier